

**PAUL DURAND-RUEL (1831-1922),  
AMI ET MARCHAND DES ARTISTES DE SON TEMPS**

par

*Flavie DURAND-RUEL*

Séance du 9 octobre 2013



*Renoir, Portrait de Paul Durand-Ruel, 1910  
(photo Archives Durand-Ruel © Durand-Ruel & Cie)*

Ils [le public, la presse et les marchands] auront beau faire, ils ne vous tueront pas votre vraie qualité : l'amour de l'art et la défense des artistes avant leur mort. Dans l'avenir, ce sera votre gloire.

Pierre-Auguste Renoir, l'un des artistes les plus fidèles à Paul Durand-Ruel, écrit ces mots à ce dernier lorsqu'il est violemment attaqué par ses concurrents en 1885.

Marchand précurseur et excessivement novateur, Paul Durand-Ruel s'est battu tout au long de sa vie pour faire apprécier des œuvres aujourd'hui reconnues comme chefs-d'œuvre incontournables.

Paul Durand-Ruel, né le 31 octobre 1831, découvre le négoce à travers son père, Jean Durand, principal employé d'une papeterie appartenant à Marie Ruel. Jean Durand, originaire d'une famille de vigneron en Seine-et-Marne, épouse

## COMMUNICATIONS 2013-2014

Marie Ruel en 1825. Ensemble, ils décident de s'appeler Durand-Ruel, comme on peut le lire sur l'étiquette de leur magasin. Leur fils Paul légalisera le nom près de cinquante ans plus tard.

Jean décide d'étendre la sphère des objets vendus aux matériaux d'artistes. Les artistes, n'ayant d'autre monnaie que leurs œuvres pour régler l'achat de matériel, sont ravis d'échanger leurs toiles chez ce marchand qui les accepte. Jean s'intéresse également aux aquarellistes anglais très à la mode à l'époque, et expose leurs œuvres, telles celles de Bonington. Il commence à accumuler des tableaux et en achète, dont certains de Géricault et Delacroix. Son magasin devient rapidement un point de rencontre pour les artistes et, progressivement, pour des clients collectionneurs.

Le père de Paul vend des tableaux mais surtout les loue. À cette époque, les familles bourgeoises aiment louer des tableaux pour un soir afin d'impressionner leurs invités, sans pour autant prendre le risque de les acheter. Les professeurs ou les jeunes filles de la bonne bourgeoisie peuvent aussi les louer afin de les copier. Il est alors plus lucratif de louer que de vendre. Dans les registres des archives Durand-Ruel, on note de nombreuses locations d'œuvres dont le coût varie, pour une durée d'un mois, de 3 % de la valeur du tableau pour les moins importants, à 8 % pour les plus grands formats.

En 1839, le commerce des tableaux est assez fructueux et le père de Paul décide de vendre la papeterie pour se consacrer entièrement à sa galerie, qu'il a déjà installée dans les quartiers plus chics, au cœur de Paris, au coin de la rue de la Paix. Paul a treize ans et vit parmi les artistes qui passent souvent à la galerie ou à la maison. Sa chambre est d'ailleurs parfois décorée par des œuvres trop fraîches, accrochées afin d'être présentées au public une fois sèches.

Le cadre commercial de l'époque est très restreint. Lorsque Jean débute, il n'existe que trois autres marchands : Giroux, Binant et Susse, plus concentrés sur des activités telles que marchands de couleur, fabricants de cadre, commerçants en bibelots ou fondeurs.

Fier de sa galerie, le père de Paul publie en 1845 un catalogue comportant cent vingt planches. Une lithographie de Charles-François Daubigny illustre l'ensemble du salon principal : les murs sont couverts de tableaux accrochés à la manière de l'époque, du sol au plafond, serrés



Étiquettes du magasin  
(photo Archives Durand-Ruel © Durand-Ruel & Cie)

Flavie Durand-Ruel, *Paul Durand-Ruel (1831-1922), ami et marchand des artistes de son temps*



*Galerie Durand-Ruel, Paris. Gravure de Charles-François Daubigny, 1845*  
(photo Archives Durand-Ruel © Durand-Ruel & Cie)

les uns contre les autres. Sont présentées des œuvres d'artistes très connus tel Delacroix (*les Noces juives*, Louvre) aux côtés d'œuvres de jeunes artistes de l'École de Barbizon alors peu connus tels Théodore Rousseau, Corot, Millet, Daubigny. Dans ce catalogue, figurent aussi des œuvres classiques telle *la Mort de Marat* par David. Le marchand souhaite conforter l'amateur dans ses goûts classiques, pour l'amener vers des créations plus modernes. À son tour, son fils Paul fera de même, publiant dès 1873 plus de trois cents eaux-fortes des artistes de l'École de Barbizon alors reconnus, et y insérant des œuvres des futurs impressionnistes.

Jean entraîne son fils dans ses galeries et lui demande de le seconder. Paul est en réalité attiré par deux autres professions : missionnaire ou militaire. Mais, par devoir, Paul apprend le métier de marchand de tableaux aux côtés de son père. Et c'est lors de l'Exposition universelle de 1855 que Paul tombe en admiration devant les tableaux de Delacroix. Il se rappelle cette exposition ainsi :

C'était le triomphe de l'art vivant sur l'art académique. Ces œuvres m'ouvrirent définitivement les yeux et me fortifièrent dans la pensée que je pourrais, peut-être, dans mon humble sphère, rendre quelques services aux vrais artistes en m'employant à les faire mieux comprendre et aimer.

## COMMUNICATIONS 2013-2014

C'est un tournant crucial et le véritable point de départ de sa carrière de marchand. Il sait, dès lors, qu'il va se dévouer aux artistes en qui il croit. Dès l'année suivante, il se plonge dans les ateliers d'artistes parisiens et provinciaux, et voyage en Hollande, en Belgique, en Russie, en Allemagne et en Angleterre. Il a deux missions : vendre les tableaux qu'il emporte sous le bras et découvrir de nouveaux talents.

En 1862, Paul épouse Éva Lafon. Fille d'un modeste horloger de Périgueux, Éva lui donnera cinq enfants, Joseph, mon arrière-grand-père, Charles, Georges, Marie et Jeanne. Paul croit en la peinture contemporaine alors que seule la peinture académique est appréciée. Le Salon officiel fait foi. En 1863, alors qu'un nombre considérable de tableaux est refusé par le jury de l'Académie (formé depuis 1816 de quarante membres élus à vie), l'empereur Napoléon III offre un Salon aux artistes refusés pour qu'ils puissent exposer leurs œuvres et que le public juge par lui-même. C'est une victoire pour ces artistes qui exposent alors 781 œuvres. Manet y présente son *Déjeuner sur l'herbe*, qui fait scandale. Le tableau choque par la présence d'une femme nue parmi des hommes habillés. Aujourd'hui au musée d'Orsay, ce tableau est alors la risée de tout Paris.

Cette année 1863 est aussi marquée pour Paul, qui a trente-deux ans, par le fait qu'il assume pour la première fois le rôle d'expert lors d'une vente publique, aux côtés du commissaire-priseur. Les tableaux offerts sont des œuvres d'artistes qu'il connaît bien, tels Guillemin, Decamps, Bonheur, Diaz ou Fromentin. C'est un succès et *La Gazette des beaux-arts* relate l'événement avec enthousiasme :

C'était son début dans la carrière délicate de l'expertise, et il a été très brillant. M. Durand-Ruel fils [...] nous paraît réunir toutes les conditions de tact et d'honorabilité.

En 1865, le père de Paul s'éteint. Paul décide de promouvoir les artistes de l'École de Barbizon et établit progressivement sa politique de marchand sur quelques principes clefs excessivement novateurs :

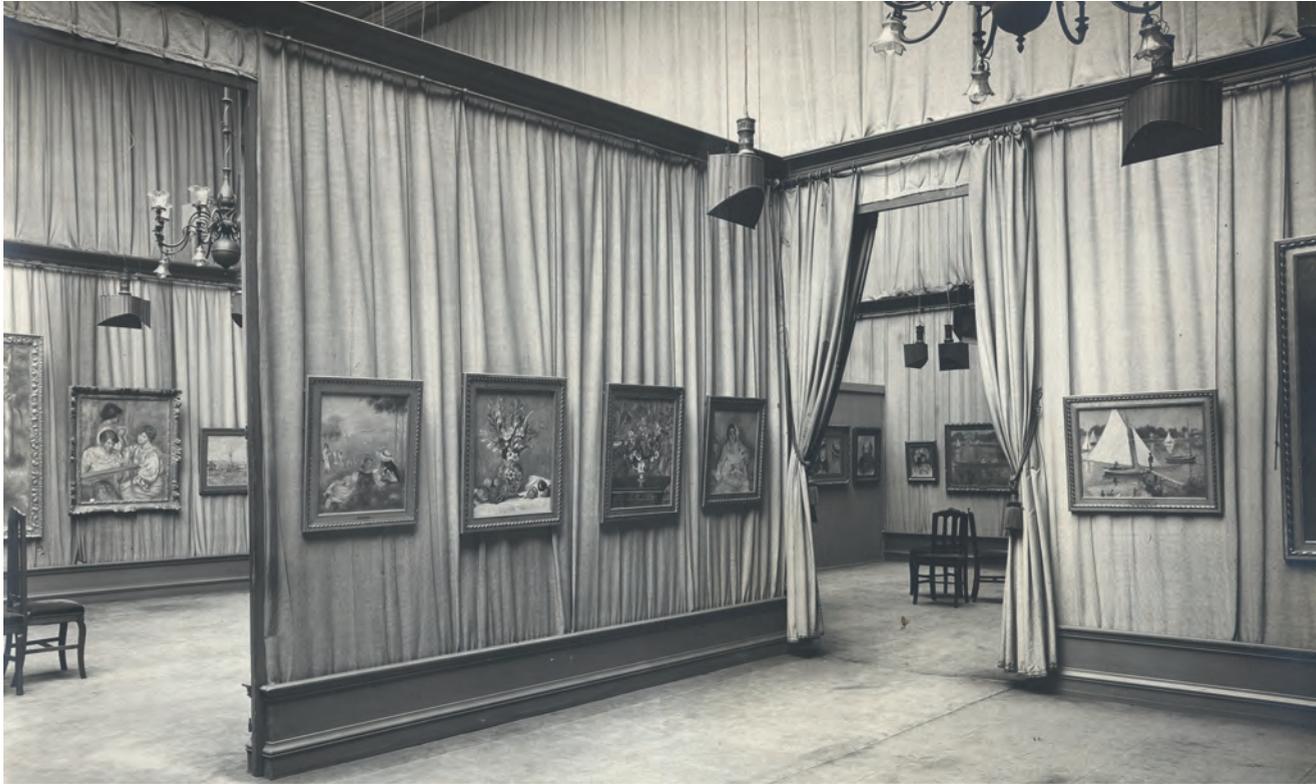
1. l'exclusivité du travail des artistes ;
2. des expositions monographiques ;
3. un réseau de galeries internationales ;
4. associer le monde de l'art à celui de la finance ;
5. promouvoir les artistes par le biais de la presse ;
6. proposer l'accès gracieux à ses galeries, ainsi qu'à son appartement ;
7. protéger l'art avant tout.

Premier principe, le marchand souhaite être le seul à acheter les œuvres dès leur production. En échange, les artistes reçoivent une somme mensuelle et peuvent ainsi créer sans crainte du lendemain. Ainsi Jean-François Millet écrit-il au marchand, depuis Barbizon en 1872 :

Je vous promets tous les tableaux que je ferai à partir de maintenant, comme vous me le demandez.

Le marchand règle aussi parfois directement les notes des fournisseurs des peintres, les tailleurs, ou les honoraires des docteurs soignant les familles des artistes. Ce soutien financier

Flavie Durand-Ruel, *Paul Durand-Ruel (1831-1922), ami et marchand des artistes de son temps*



*Exposition Renoir, galerie Durand-Ruel, Paris, 1920*  
(photo Archives Durand-Ruel © Durand-Ruel & Cie)

est crucial pour les artistes impressionnistes. Monet s'en souviendra cinquante ans plus tard lorsqu'il écrit au collectionneur Étienne Moreau-Nélaton en 1925 :

[Durand-Ruel] grâce auquel plusieurs de mes amis et moi ne sommes pas morts de faim, ce sont là des choses que je n'oublie pas.

Et chose rare et surprenante, Durand-Ruel ne signe aucun contrat. Tous les accords avec les artistes sont à l'amiable.

Deuxième principe, Paul préfère organiser des expositions monographiques, et non de groupe. Le marchand pense qu'ainsi le public peut mieux juger la qualité du travail d'un artiste. À titre d'exemple, en 1883, il expose Boudin en février, Monet en mars, Renoir en avril, Pissarro en mai, Sisley en juin.

Troisième principe, Durand-Ruel souhaite diffuser les œuvres de ses artistes à l'étranger par le biais d'un réseau de galeries internationales. Il ouvre une galerie à Londres dès 1871, à Bruxelles dès 1873 et à New York en 1888. En sus de ses galeries, il organise des expositions à Vienne, Manchester, Rotterdam, Berlin, Boston... Durand-Ruel promeut également les

impressionnistes en Allemagne par le biais des galeristes Cassirer et du directeur de musées Hugo von Tschudi.

Quatrième principe, Durand-Ruel s'appuie financièrement sur des commanditaires du milieu de la banque et de la finance afin de renflouer sa trésorerie si vite épuisée par sa politique d'achat à outrance.

Cinquième principe, Durand-Ruel promeut le travail de ses artistes par le biais de la presse et crée à deux reprises une revue artistique. La première s'intitule *La Revue de l'art et de la curiosité* (de 1869 à 1870) et la seconde *L'Art dans les Deux Mondes* (de 1890 à 1891), lorsqu'il défend les œuvres de ses artistes aussi bien en Europe qu'aux États-Unis. Pour cette seconde revue, le marchand fait appel à des écrivains ou critiques d'art tels Gustave Geffroy, Georges Lecomte, Octave Mirbeau, Armand Silvestre ou Émile Zola.

Sixième principe, surprenant à l'époque, Durand-Ruel rend le travail des artistes accessible au public, propose l'entrée gratuite à ses galeries et l'accès à son appartement où l'on peut découvrir sa collection personnelle : dans son salon *la Danse à la ville* et *la Danse à la campagne*, dans la salle à manger *le Déjeuner des canotiers* de Renoir...

Septième principe, en tant que responsable des œuvres de ses artistes, lorsque celles-ci sont en danger, Durand-Ruel n'hésite pas à les cacher ou à les envoyer à l'étranger. Ainsi lors de la guerre franco-prussienne (1870-1871), le marchand fait transporter son stock à Londres, ainsi que les œuvres de collectionneurs et amis inquiets pour leur patrimoine artistique, telles celles du baryton Jean-Baptiste Faure. Dans ces mêmes années, alors que Courbet est arrêté en tant que communard, Durand-Ruel cache en toute illégalité les œuvres de l'artiste afin qu'elles ne soient pas réquisitionnées par l'État français. Pour Durand-Ruel, il faut protéger l'art avant tout, quelles que soient les idées politiques ou les croyances religieuses des artistes. C'est pourquoi Durand-Ruel, fervent catholique et royaliste convaincu, défend avec autant d'énergie les œuvres du communard Courbet, du républicain Monet ou de l'anarchiste juif Pissarro.



L'Art dans les Deux Mondes,  
illustré par Mary Cassatt,  
premier numéro, 22 novembre 1890  
(photo Archives Durand-Ruel © Durand-Ruel & Cie)

Flavie Durand-Ruel, *Paul Durand-Ruel (1831-1922), ami et marchand des artistes de son temps*

Ces principes d'exclusivité, d'expositions et de promotions, instaurés par Paul Durand-Ruel, sont les bases d'un marché d'art international dont la majorité est encore d'actualité.



Revenons à la chronologie des faits. En 1870, Durand-Ruel ouvre une galerie à Londres, où il organise onze expositions en cinq ans, et à Bruxelles, louant la galerie du photographe Ghémar de 1870 à 1873. C'est à Londres que Durand-Ruel, âgé de quarante ans, fait deux des plus importantes rencontres de sa vie. Un matin de janvier 1871, Charles-François Daubigny lui présente Monet en précisant : « Voilà un jeune homme qui sera plus fort que nous tous. » Quelques jours après, par hasard, Camille Pissarro dépose une toile à la galerie alors que le marchand est absent. Durand-Ruel découvre le tableau et l'apprécie immédiatement. Il rencontre Monet et Pissarro lorsque ces deux artistes ne possèdent pratiquement rien et achète leurs toiles deux cents à trois cents francs de l'époque, mais n'arrive pas à les vendre.

L'armistice signé, Durand-Ruel retourne en France avec sa famille. Mon arrière-arrière-grand-père est alors touché par une terrible perte. Un soir, revenant de l'opéra, sa femme a une fluxion de poitrine. Elle a à peine trente ans et est enceinte de leur sixième enfant lorsqu'elle s'éteint à la suite d'une embolie pulmonaire. Durand-Ruel n'a pas quarante ans et reste seul parent de cinq enfants dont l'aînée n'a que neuf ans. Il ne se remariera pas et se dévouera encore plus à l'art et aux artistes.

Jusqu'à là défenseur des artistes de Barbizon, le marchand se passionne pour le travail des jeunes artistes qu'il a rencontrés à Londres et pour d'autres qu'il rencontre à son retour à Paris, tels Degas, Renoir et Sisley. La rencontre avec Manet est différente. Je la trouve fascinante. Au début de l'année 1872, le marchand découvre dans l'atelier d'un artiste belge, Alfred Stevens, deux tableaux de Manet. Durand-Ruel les achète immédiatement et n'hésite pas à aller frapper à la porte de l'artiste dès le lendemain. C'est un véritable coup de foudre. Il achète tous les tableaux du studio aux prix proposés par Manet (Durand-Ruel ne négocie jamais les prix avec les artistes et leur offre parfois plus qu'ils n'espèrent), soit vingt-trois tableaux pour 35 000 francs de l'époque, dont *le Guitariste* (1860, Metropolitan Museum of Art, New York) ; *le Torero mort* (1863, National Gallery of Art, Washington) ; *le Christ aux anges* (1864, Metropolitan Museum of Art, New York) ; *le Philosophe* (1865, Art Institute, Chicago) ; *le Fifre* (1866, musée d'Orsay) ; *l'Acteur tragique (portrait de Rouvière en Hamlet)* (1865, National Gallery of Art, Washington) ; *les Pivoines* (musée d'Orsay) ; *la Femme au perroquet* (1866, Metropolitan Museum of Art, New York)... Après Manet, Durand-Ruel tombe en admiration devant le travail de Puvis de Chavannes qui deviendra l'un de ses amis proches ; il sera d'ailleurs témoin au mariage des deux filles du marchand.

En 1873, le groupe impressionniste est au complet, prêt à être lancé par Durand-Ruel à la conquête du public. Le marchand se lance dès lors dans une lutte pour la reconnaissance de l'impressionnisme qui durera plus de vingt ans. Il crée un catalogue illustré présentant les œuvres

de l'École de Barbizon mais aussi des futurs impressionnistes. Pour faire réaliser les eaux-fortes, Durand-Ruel choisit d'excellents artistes graveurs tels Boilvin, Martinez, Laguillermie, Hédouin, Feyen Perrin... Le résultat est superbe mais, comme le souligne alors le critique Lionello Venturi :

La date est là imprimée 1873. On s'attendrait plutôt à lire 1893. C'est qu'en effet il a fallu vingt ans pour que le public [...] soit réellement convaincu.

Durant les vingt années qui suivent, mon bisaïeul va promouvoir les artistes impressionnistes et traverser deux crises financières avant que leurs œuvres ne soient reconnues. En effet, ayant su faire apprécier à sa clientèle les peintres de l'École de Barbizon, Durand-Ruel souhaite à présent imposer les tableaux des artistes contemporains. C'est une véritable prise de risque car sa clientèle n'est pas prête pour comprendre et acquérir cette nouvelle génération d'artistes. Les clients se font rares et le seul nom de Durand-Ruel associé aux peintres impressionnistes porte préjudice à la réputation du grand marchand qu'il est devenu. Il doit même faire appel à des courtiers pour vendre les tableaux de l'École de Barbizon. L'année 1874 est terriblement difficile ; il est contraint d'abandonner financièrement les peintres impressionnistes.

Une nouvelle épreuve l'attend. Lors d'une vente aux enchères de tableaux de Monet, Renoir, Morisot et Sisley, Durand-Ruel se fait insulter et traiter de fou. Des hurlements retentissent dans la salle dès qu'une œuvre est présentée. Les commissionnaires en présentent même certaines à l'envers. Les agents de police doivent intervenir afin que la vente puisse se poursuivre. Malgré le déchaînement du public et de la presse qui caricature les œuvres des impressionnistes, Durand-Ruel les soutient. En 1876, il leur dédie une exposition. Cet événement est à nouveau mal accueilli et sa galerie est qualifiée de maison de santé mentale. Albert Wolf écrit un article dans *Le Figaro* :

La rue Le Peletier a du malheur. Après l'incendie de l'Opéra, voici un nouveau désastre qui s'abat sur le quartier. On vient d'ouvrir chez Durand-Ruel une exposition qu'on dit être de peinture. [...] Cinq ou six aliénés, dont une femme, un groupe de malheureux atteints de la folie de l'ambition, s'y sont donné rendez-vous pour exposer leur œuvre. [...] Faites donc comprendre à M. Pissarro que les arbres ne sont pas violets, que le ciel n'est pas d'un ton beurre frais, que dans aucun pays on ne voit les choses qu'il peint.

Les affaires vont mal et Durand-Ruel est obligé de sous-louer une partie de sa galerie. Il ne trouve qu'une seule personne pour lui accorder une avance, chose ironique, non sur la valeur des tableaux mais sur celle des cadres. Alors qu'il est endetté, Durand-Ruel souhaite toujours faire travailler ses artistes et commande à Renoir les portraits de ses enfants en 1882. De son côté, Monet fait toute une série de natures mortes destinées à orner les panneaux des portes du salon de l'appartement du marchand.

En 1885, Durand-Ruel doit essuyer un nouvel affront. Il est accusé dans une affaire de faux tableaux alors qu'il n'est aucunement responsable. Ses artistes le soutiennent. Leurs relations dépassent les liens classiques de marchand à peintre, comme en témoignent leurs lettres (voir la

Flavie Durand-Ruel, *Paul Durand-Ruel (1831-1922), ami et marchand des artistes de son temps*



*Salon de Paul Durand-Ruel à Paris, 37, rue de Rome, proche de la gare Saint Lazare  
(photo Archives Durand-Ruel © Durand-Ruel & Cie)*

citation de Renoir au début de ce texte). Cette amitié s'officialise lorsque Renoir choisit le troisième fils de Paul, Georges, comme parrain pour son second fils, Jean Renoir, le futur grand réalisateur.

Enfin, le succès arrive en 1886 aux États-Unis. Durand-Ruel est invité à exposer à New York. Les collectionneurs américains font confiance au marchand qui leur a fait découvrir auparavant l'École de Barbizon. Ils admirent les œuvres de ces nouveaux artistes et les achètent, tel *l'Enfant à l'épée*, acquis par Mr Davis en 1886 (ce sera le premier tableau de Manet, avec *la Femme au perroquet*, à entrer dans un musée dans le monde en 1889 au MET à New York, grâce au don du collectionneur). La reconnaissance américaine engendre celle du public et des amateurs européens. Le travail des impressionnistes commence enfin à être apprécié.

## COMMUNICATIONS 2013-2014



*Exposition organisée par Durand-Ruel aux Grafton Galleries, 1905  
(photo Archives Durand-Ruel © Durand-Ruel & Cie)*

Fort de ce succès, le marchand ouvre une galerie à New York en 1888 et multiplie les expositions à l'international. L'exposition qu'il organise en 1905 à Londres aux Grafton Galleries présente trois cent quinze œuvres ; c'est l'exposition impressionniste la plus exceptionnelle.

Par la suite, dans la continuité du travail de Paul Durand-Ruel, les générations suivantes ne cesseront de promouvoir les impressionnistes et d'autres tels Albert André, Eugène Durenne, Gustave Loiseau, Maxime Maufra, Henry Moret et Federico Zandomenighi. La dernière exposition date de 1974, année à partir de laquelle la galerie devient Archives de l'impressionnisme et est, à ce titre, toujours active aujourd'hui.

En 1920, Paul Durand-Ruel, âgé de 89 ans, déclare :

Enfin les maîtres impressionnistes triomphaient comme avaient triomphé ceux de 1830. Ma folie avait été sagesse. Dire que si j'étais mort à soixante ans, je mourais criblé de dettes et insolvable, parmi des trésors méconnus.



Flavie Durand-Ruel, *Paul Durand-Ruel (1831-1922), ami et marchand des artistes de son temps*

Lors des années les plus fructueuses, entre 1891 et 1922, Durand-Ruel achète plus de onze mille tableaux, soit près du tiers des œuvres des impressionnistes. Trois ans après la mort du marchand, Monet raconte :

Sans Durand, nous serions morts de faim, nous tous les impressionnistes. Nous lui devons tout. [...] La critique nous traînait dans la boue ; mais lui, c'est bien pis ! On écrivait : Ces gens sont fous, mais il y a plus fou qu'eux, c'est un marchand qui les achète !

Une exposition dédiée à Paul Durand-Ruel est prévue en 2014-2015 à Paris, Londres et Philadelphie.



Enfin, permettez-moi de remercier deux grands créateurs et amis, le président de l'Académie des beaux-arts en 2013, M. Lucien Clergue – premier académicien photographe – et M. Pierre Cardin – l'un des plus grands mécènes français dont les créations rayonnent de par le monde. Tous deux m'ont invitée à faire une communication sur mon aïeul à l'Académie des beaux-arts et m'ont ainsi offert un moment magique.

